

En toute liberté...

Pierre après pierre
On monte des murs des murailles
Difficiles à monter escalader
En toute liberté

De rencontres en rencontres
On remplit son calepin
On tisse son réseau
On se fait des copains
Mais pas que
En toute liberté ?

Affaire avant affaire
Affaire après affaire
On se fait des affaires à faire à refaire
On s'affaire dans les affaires
En toute liberté

Sou après sou
On court après les sous les dessous
On amasse des fortunes
Ou on crée des trous on se ruine
En toute liberté ?

Produit encore des produits
Au débordement du panier engorgé
On consomme sans retenue
On se jette sur tout
Et on (re)jette quasi-tout
En toute liberté ?

Objet puis des objets
On entasse on empile on en rajoute
On en est envahi enseveli
Et on devient leur objet
En toute liberté ?

Rien n'est en trop pas de superflu

Jamais assez jamais rassasié
Goulument éperdument
Dans une course effrénée
De toutes ses forces déployées...
En toute liberté ?

Autre chose d'accumulé à entasser ?
A chacun de le savoir si savoir se sait
Si le faire est dire et le dire le faire
De distinguer collecte et collection

Et les mots ?

Ce n'est pas fou
De s'occuper de mots
Comme de tout
On en devient prisonnier

En toute liberté

L'Envol

Déployant dans le ciel ses grandes ailes blanches,
La mouette ne cessait de voler en pleurant.
Seule l'écume du jour apaisait sa souffrance,
Les larmes se perdaient dans l'immense océan.

Libre ! Tu l'as été, toi, triste et pauvre mouette !
Tes yeux sont fatigués d'avoir couru le monde
Et de n'avoir connu que violence, tempêtes,
Sur tant d'eaux déchaînées, endeuillées, rubicondes.

Libre ! jamais enchaînée... jamais écrouée...
Mais cette liberté, si vive et déployée,
Ne t'a-t-elle pas, à jamais, assassinée ?

Et alors, tu es là, là où tu t'es posée,
Là dans ce grand lac noir, tes ailes engluées,
Enfin prête à voler vers la vraie liberté.

Le livre de ma vie

Je veux qu'on tague ma tombe, qu'on efface le morbide et les fleurs fanées pour y dessiner la vie de ceux qui sont restés, la vie de ce que j'ai laissé, la vie de tout ce que j'ai aimé.

Et surtout, je veux y laisser en libre service le livre de ma vie. Consultable sur place, pas à emporter et annotable avec n'importe quoi à votre portée.

Je sais bien que le livre de toute vie est une tragédie. Mais j'aimerais que la mienne ne termine jamais, surtout pas où elle a commencé, elle pourra faire des cycles, mais seulement désordonnés, avancer à reculons mais que pour évoluer.

Je veux qu'on écrive à l'envers dans le livre de ma vie. Qu'on le lise sans en prendre trop soin, en sautant des pages, et cornant les coins, qu'on le relise et surtout qu'on l'annote et le révise.

Je veux m'y voir comme dans un miroir.
Mais un miroir déformant.

Surtout pas une glace terne qui fige la vie et la mort aussi. Je veux avoir mille reflets, comme les milles façons dont milles personnes me voyaient.

J'ai moi même essayé d'écrire dans le livre de ma vie.

J'ai commencé par y écrire "Je suis"

Puis j'ai réfléchi. Dur de commencer un récit par "je suis"...

Parce qu'après un "je suis", il faut choisir ce que l'on est.

Pire encore est le premier "je suis", car en plus de choisir ce que l'on est, il faut choisir ce que l'on est en premier, ce qui vaut la peine de commencer.

Qu'est ce que je suis qui pourrait être à la hauteur de mes premiers mots ?

Je suis [*prénom*] c'est trop fade, trop banal, ça n'apprend rien.

Je suis [*lieu*] c'est insuffisant, impersonnel, pas accrocheur...

Je suis [*émotion*] ça me ressemble déjà plus, brut au décoffrage, à fleur de peau.

La vérité, c'est que je suis perdu, tellement, et pas assez à la fois.

Je suis pas un mec beau pas un mec bon pas un mec bien,

Pour me décrire je dirai plutôt que je suis un mec rien,

Rien à dire, rien à voir, rien à cacher,

Rien dans la tête, rien dans les bras, rien de fou, quoi...

Bref j'ai abandonné

Je vous lègue donc l'unique tâche de réussir ce que j'ai essayé :

Écrire l'œuvre de ma mort dans le livre de ma vie.

Je veux que sur mon épitaphe on lise :

C'est ici que mon histoire commence, c'est là que ma légende est née

Les champs azurés

Je te laisse mes mots, je te laisse mon ombre
Elle te parlera, elle te comprendra
Elle te consolera dans tes instants sombres,
T'offrant l'hospitalité, tu le fis pour moi.

Tu pourras compter sur elle pour se tenir
Aux sincères promesses que je t'avais faites.
Elles avaient un sens et nous un avenir
A l'époque bénie où tout n'était que fête.

Mon esprit part souffler sur les champs azurés.
Je vais au repos comme ils partent en voyage.
De renoncer à toi me voilà plus léger,
Impatient d'admirer d'autres paysages.

Puisses-tu danser ta joie, chanter ton bonheur,
Puisse ta vie porter tous les fruits que tu aimes
Et puisse leur goût sucré te ravir le cœur.
Mon ombre écoutera, et te sourira même

Mais mon cœur s'évade pour ne pas revenir,
Soulagé des peines et du poison des jours,
De la ruine que les vieux amours inspirent,
Libéré de tes yeux et de tes doux discours.

Et viendrais-tu un jour me conter fleurette
Rêvant à nouveau à nos souvenirs fanés,
Tu n'aurais pour réponse qu'un signe de tête.
Mon esprit part souffler sur les champs azurés.

Les Minotaures

Le Minotaure, prisonnier d'un vaste puzzle,
Avait tout parcouru, mais ne vit point d'issue.

Il s'assit accablé, et s'accepta détenu.
Aurait-ce été ainsi, s'il n'était pas si seul ?

Certains, abdiqueraient, dans ce trou pernicieux,
Mais d'autres découvriraient des sentiers inconnus,
Qu'ils partageraient alors en formant des tribus,
Pour pouvoir démêler les mystères de ce lieu.

Et peut-être iront-ils jusqu'à gravir ses murs,
Pour enfin contempler sa complexe structure,
Dont ils verront alors, les nébuleux contours.

La liberté s'acquiert, dans une vie labyrinthe,
Où nous sommes Minotaures, et les murs contraintes,
En comprenant ensemble, les murs qui nous entourent.

Mon amour, la tristesse durera toujours

Dans les jardins muets
la nuit suspend ses oranges noires
et le vent passe lentement
sur les balcons vides.

La lune, vieille gitane,
compte les heures dans l'eau des fontaines,
et les ombres boivent
le silence des rues.

Quelqu'un ferme une fenêtre.
Quelqu'un oublie un chant.
Les chevaux du rêve
traversent la poussière du ciel.

Mon amour, la tristesse durera toujours.

Même quand les fleurs s'ouvrent
comme des blessures de lumière,
même quand l'aube
pose du miel sur les toits,

il reste dans l'air
une corde invisible
où la nuit accroche
son cœur sombre.

Mais sous la cendre des jours,
quelque chose insiste,

une force obscure et vive
qui ne sait pas se taire,
qui pousse dans l'ombre
comme une herbe sans nom.

Elle défait les silences,
elle entrouvre les murs,
elle traverse les corps
et les relève.

Mon amour, la tristesse durera toujours,
mais le cœur, malgré elle,
apprend encore
à se déployer.

Capharnaüm

L'or se lève sur Champs, Gai Pépiement.
Chantent pinsons, mésanges, pies,
Avant que l'homme ne sorte de son lit.
A vous rougir la gorge, on vous entend
Déclamer votre amour, musique a quatre temps.

On perçoit un champ, de blé à peine semé,
Une forêt verte, au printemps entamé,
L'homme ne s'est pas levé, terrible épouvantail.
Transformant ce chant en caravansérail.

Plus que quelques minutes avant que ne sonne le glas
De cet éveil si pur, si beau, cet éveil en la.

La ville se réveille, et vous, vous endormir.
A demain je l'espère, faiseurs de l'avenir

J'irai plus loin, c'est promis.
Vous me verrez partir dans les sables
Et revenir par-dessous la table
Pour vous donner le tournis.
Vous croirez mille fois m'avoir chassée.
Vous pensez vraiment pouvoir m'arrêter.

Vous avez tracé vos limites à la craie,
De vagues contours flous,
Qui bougent à tout remous
Du monde évanescent que vous avez créé.
Vous modelez l'esprit de fous à lier.
Vous pensez que je vais m'y conformer.

L'excentrique a aussi son cercle.
Vous avez fabriqué ses rages,
Vous avez inspiré ses cages,
Et pourtant il vous déconcerte.
Mais il est une excroissance domptée.
Et vous pensez que je vais l'imiter.

Vous avez fait de moi votre hydre de Lerne.
Ni docile à la discrétion,
Ni soumise à la rébellion,
Vos propres étiquettes sur moi vous bernent.
Entre vos doigts, vous sentez l'eau couler.
Vous pensez toujours pouvoir m'arrêter ?

PRINTEMPS

(Période où des espoirs de liberté semblent réalisables.)

Puisque tu me délivres, je me découvre enfin.

Je marche vers l'avenir, détachée de mes liens.

Il fallait bien ce feu pour briser ma prison,

Pour ne plus m'égarer dans ma propre raison.

Je ne serai plus l'ombre aux silences dociles,

Ni celle que l'on façonne, qui reste immobile.

Je quitte les attentes qui me collent à la peau,

Je déchire les masques, j'en disperse les lambeaux.

Désormais je vivrai, farouche et sans détour,

Avec fracas, debout, brûlante chaque jour.

Je ne veux plus plier sous les lois qu'on m'impose,

Ni m'effacer au nom de quelques-unes causes.

Je ne me tairai plus même si cela déçoit.

Je choisis ma lumière, je choisis mes combats

Et même si je me rends, ce sera dans tes bras,

Libre d'y mourir un peu pour mieux renaître en toi.